

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **13 (1963)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HISTOIRE
DES
RELIGIONS

KURT GOLDAMMER : *Die Formenwelt des Religiösen*. Grundriss der systematischen Religionswissenschaft. Stuttgart, Alfred Kröner, 1960, 528 p. Kröners Taschenausgabe, 264.

S'inspirant d'une part de la phénoménologie de la religion contemporaine (van der Leeuw, Mowinckel, Wach), mais d'autre part aussi de certains auteurs romantiques, dont Novalis, l'auteur se propose d'analyser systématiquement les formes de la vie religieuse. Désireux de dépasser la méthode purement phénoménologique (qui s'est fourvoyée dans l'étude des types et des structures de l'expérience religieuse), il se contente de *décrire* les formes de la vie religieuse (Ausdrucksformen), et de les grouper dans un *ordre systématique*. Le livre se divise, outre l'Introduction, en huit parties traitant successivement : 1) de la religion, 2) de l'objet de la religion (le sacré, les puissances, les dieux), 3) de la piété, 4) de la matérialisation de la religion (« Gestalten, Gestaltungen und Formen » : les personnes sacrées, l'espace et le temps sacrés, le miracle, la parole sacrée, le son sacré, le silence sacré, etc.), 5) du culte, 6) de la communauté sacrée, 7) de l'interprétation du monde à la lumière du sacré, 8) des choses dernières. Pour l'auteur, l'essence de la religion résiste à toute définition. C'est un phénomène irrationnel, conditionné par l'existence humaine, une fonction spécifique de l'être humain, insaisissable, si ce n'est dans l'immense variété de ses formes (p. 9). Le livre est extraordinairement stimulant, invitant à repenser les données de n'importe quelle religion dans un sens à la fois comparatif et systématique. Les exemples sont bien choisis, et le livre est d'une écriture agréable et accueillante.

CARL A. KELLER.

KARL NARR : *Urgeschichte der Kultur*. Stuttgart, Alfred Kröner, 1961, 362 p. Kröners Taschenausgabe, 213.

Le lecteur de ce livre suit, avec une attention toujours en éveil et un émerveillement grandissant, l'histoire de la civilisation humaine, des débuts jusqu'à l'apparition des grandes civilisations d'Égypte et de Mésopotamie. L'auteur se distingue avant tout par une exemplaire prudence dans l'appréciation des faits. Il prend soin, en effet, de souligner le caractère lamentablement fragmentaire de nos connaissances actuelles, et aussi l'ambivalence de nombre de documents paléologiques et archéologiques. En outre, il se montre réticent vis-à-vis de l'idée d'une évolution de la civilisation ; au concept de l'évolution, il substitue celui de l'*histoire*, concept qui respecte la liberté de l'homme créateur de civilisation. Enfin, il adhère à la théorie dite de l'« Urmonotheismus », affirmant que la première religion de l'homme était une sorte de monothéisme ; toute religion polythéiste serait d'origine secondaire, voire très récente. Quant aux peintures préhistoriques, il doute de leur caractère « magique » ; selon lui, il s'agirait plutôt de scènes ressortissant à des « rites de passage », ou bien des premières manifestations du principe de « l'art pour l'art ». — Seize planches et d'excellentes tables chronologiques permettent de serrer de plus près l'enseignement de ce très beau livre.

CARL A. KELLER.

GEO WIDENGREN : *Mani und der Manichäismus*. Stuttgart, Kohlhammer, 1961, 160 p. Urban-Bücher, 57.

Le grand savant suédois, auteur d'innombrables monographies sur les religions anciennes du Proche-Orient, présente ici une étude à la fois populaire et rigoureusement scientifique du curieux prophète irano-babylonien du III^e siècle après J.-C., et de son Eglise. Etude doublement bienvenue : d'une part, parce que les découvertes et les recherches récentes demandaient impérieusement une nouvelle mise au point de nos connaissances actuelles, et d'autre part, parce que nous avons trop l'habitude de parler du « dualisme manichéen » sans savoir exactement ce que cette expression veut dire. M. Widengren réussit admirablement à nous faire comprendre le caractère propre du manichéisme. Commencant par esquisser la situation politique, culturelle et religieuse en Mésopotamie et dans les environs à l'époque de Mani, il raconte ensuite la vie du prophète, une vie parsemée de succès et de défaites. Les chapitres suivants contiennent une interprétation assez détaillée du message de Mani et une analyse des textes manichéens et de leurs genres littéraires, assortie de la traduction de quelques-uns des passages les plus caractéristiques. Vient ensuite des chapitres sur l'organisation ecclésiastique, le culte et l'art du manichéisme. Dans le dernier chapitre, l'auteur nous propose une appréciation critique de la personnalité et de l'œuvre de Mani. Fidèle à la tendance qui est la sienne dans toutes ses publications, M. Widengren n'oublie pas de poser, tout au long de son livre, la question des origines des divers thèmes, affirmant que le système manichéen est d'inspiration essentiellement iranienne, enrichie de nombreux éléments indiens, chrétiens et babyloniens. — Seize très belles planches reproduisant des spécimens de l'art manichéen constituent un précieux complément du texte.

CARL A. KELLER.

RUDOLF SMEND : *Jahwekrieg und Stämmebund : Erwägungen zur ältesten Geschichte Israels*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1963, 97 p. Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments, 84.

ANCIEN
ET NOUVEAU
TESTAMENTS

L'auteur examine la relation entre deux institutions fondamentales du peuple d'Israël à l'époque des Juges : la « ligue des tribus », souvent désignée par le terme d'amphictyonie, et la « guerre de YHWH » ou la « guerre sainte ». Les deux institutions ont joué un rôle de premier plan dans l'évolution du peuple d'Israël. Ont-elles été liées l'une à l'autre ? Pour G. von Rad et d'autres exégètes, la « guerre sainte » aurait été la principale manifestation de l'amphictyonie, l'un des grands rites par lesquels la ligue des tribus a pris conscience d'elle-même. Or, M. Smend montre qu'il n'en est rien. Il n'y a aucun rapport entre la guerre de YHWH et l'amphictyonie ; la guerre sainte se déroule en dehors des cadres politiques et liturgiques de la ligue des tribus. S'il est vrai qu'elle a contribué de manière efficace à affermir le sens national des tribus réunies dans la ligue d'« Israël », les textes les plus anciens (notamment Juges 5) montrent formellement qu'elle n'a été ni organisée ni conduite par la ligue, mais déclenchée par YHWH lui-même à l'endroit et au moment voulus. — L'auteur se livre à une analyse pénétrante de tous les aspects du problème : la guerre de YHWH n'a, par exemple, rien à voir avec l'institution du « Juge d'Israël », qui est une institution amphictyonique. Car, bien que les intermédiaires humains de cette guerre, des héros tels que Gédéon, Jephthé, etc., soient appelés, eux aussi, « juges », ils n'accomplissent pas les fonctions du

« Juge d'Israël ». De même, le sanctuaire de l'arche n'établit nullement un lien entre les deux institutions. Car s'il est vrai que l'arche jouait un certain rôle dans les guerres de YHWH, il est en revanche impossible de prouver (à l'encontre de l'hypothèse généralement admise) qu'elle constituait le sanctuaire central de l'amphictyonie. Sociologiquement, la guerre de YHWH était surtout le fait des tribus de Joseph et de Benjamin, donc des « fils de Rachel » qui ont apporté cet élément à la vie religieuse des autres tribus. Les derniers chapitres traitent de quelques problèmes relatifs à la tradition de l'Exode et de l'histoire de Moïse. L'auteur montre que Moïse fut le premier héros humain d'une guerre de YHWH. Conduisant son enquête avec un soin exemplaire, il souligne le caractère souvent hypothétique de toute investigation sur les débuts de l'histoire d'Israël. Il semble difficile, cependant, de réfuter sa thèse principale.

CARL A. KELLER.

PAUL LAMARCHE, s. j. : *Zacharie IX-XIV* : Structure littéraire et messianisme. Paris, Gabalda, 1961, 168 p. Etudes bibliques.

Tandis qu'en Allemagne la méthode dite « formgeschichtlich » domine de plus en plus les recherches vétérotestamentaires, mettant en évidence les institutions et les traditions dont se nourrissent les auteurs bibliques, M. Lamarche, professeur au Scolasticat des Fontaines, suit une voie toute nouvelle. Se laissant guider par le parallélisme sous toutes ses formes — parallélisme concernant les idées ou les mots, parallélisme complet ou incomplet, synonymique ou anti-thétique, synthétique — il découvre à l'intérieur de chacun des douze morceaux formant les chapitres 9-14 du livre de Zacharie, une structure littéraire bien déterminée : soit une structure par simple répétition d'un thème, soit une structure en forme de chiasme. Appliquée à l'ensemble des chapitres traités, cette méthode révèle des structures identiques régissant la composition de Zach. 9-11 d'une part, et de Zach. 12-14 de l'autre. Par surcroît, les deux complexes sont parallèles l'un à l'autre, le tout exhibant une architecture parfaitement symétrique. Ce résultat permet à l'auteur de formuler des conclusions intéressantes : ces chapitres sont, sous leur forme actuelle, l'œuvre d'un seul auteur. En outre, le roi décrit au ch. 9 doit être identique au pasteur rejeté par le peuple (ch. 11 et 13) et à « celui qu'on a percé » (12 : 10). Cet homme mystérieux — roi davidique sur qui se concentrent toutes les espérances messianiques, roi martyrisé et mis à mort par un peuple rebelle — doit être un personnage historique (vraisemblablement 500-480 av. J.-C.) ; mais il est devenu, dans la pensée du prophète, une figure du Messie à venir. — L'auteur utilise largement la littérature savante sur ces chapitres déconcertants, mais son travail souffre de l'absence de toute considération d'ordre « formgeschichtlich ». Est-il possible de déterminer le sens et l'origine d'un livre prophétique sur la seule base de ces « structures littéraires » ? L'analyse proposée par l'auteur, si cohérente qu'elle paraisse, est trop schématique pour être vraiment concluante. Néanmoins, elle est valable dans certains cas, et on souhaite la voir appliquée à d'autres livres de l'Ancien Testament.

CARL A. KELLER.

GILLIS GERLEMAN : *Ruth*. Neukirchen, Buchhandlung des Erziehungsvereins, 1960, 39 p. Biblischer Kommentar, Altes Testament, XVIII, I.

Ce commentaire, paru dans la série « Biblischer Kommentar », épouse toutes les caractéristiques de celle-ci : intérêt pour la forme littéraire et l'histoire des

traditions (l'auteur cite volontiers G. von Rad et sa *Théologie de l'Ancien Testament*), intérêt aussi pour les questions théologiques et les perspectives typologiques et christologiques ouvertes par le texte. Un exemple : les peines et les expériences religieuses de la famille d'Elimèk, originaire de Bethléhem, se trouvent accentuées dans le récit de la naissance du Christ (p. 15). Voici la position de l'auteur relative aux « questions d'introduction » : Par son style et par son climat humain, le livre de Ruth rappelle les récits qu'on trouve au début du livre de Samuel et dans la geste des Patriarches. Il reflète ainsi les préoccupations humanistes de la civilisation israélite à l'époque de Salomon. Il date donc du X^e siècle. Il ne s'agit pas d'un récit folklorique, mais d'une nouvelle de nature essentiellement littéraire. L'auteur utilise une vieille tradition sur l'origine moabite, donc non israélite de David, tradition dont il s'efforce d'atténuer les effets gênants. Le livre de Ruth est très riche en valeurs sentimentales ; c'est une « Führungsgeschichte » qui veut démontrer comment YHWH conduit fidèlement les siens. — Conservateur en matière de critique textuelle, M. Gerleman retient presque toujours les leçons du texte massorétique.

CARL A. KELLER.

DAVID BOSCH : *Die Heidenmission in der Zukunftsschau Jesu. Eine Untersuchung zur Eschatologie der synoptischen Evangelien.* Zürich, Zwingli Verlag, 1959, 210 p. *Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments*, 36.

Le thème fondamental traité dans cet ouvrage est celui de la relation entre Mission et eschatologie. Jusqu'à une époque récente, la missiologie avait tendance à insister soit sur l'actualisation du Royaume au moyen de l'œuvre missionnaire, soit sur son aspect futur (la venue du Royaume devant être hâtée par l'expansion de la Mission). Son défaut était de ne pas rendre compte du caractère à la fois actuel et futur du Royaume, tel qu'il ressort du message néo-testamentaire, et de mettre l'accent sur l'effort humain comme condition de la venue du Royaume. S'efforçant de rendre pleine justice aux textes du N.T., D. Bosch est amené, en opposition à ce « rétrécissement » de l'eschatologie, à affirmer que « parce que le Royaume s'est approché, la prédication de l'Évangile doit retentir dans le monde entier » (p. 171). Autrement dit, notre conception de la Mission doit être semblable à celle de Jésus : elle est pour nous aussi « l'acte eschatologique de Dieu, qui s'accomplit, dans le temps limité de la grâce, par les envoyés de Jésus-Christ dirigés par le Saint-Esprit » (p. 200). — Cette thèse capitale s'appuie sur une analyse détaillée de paroles importantes de Jésus rapportées dans les synoptiques (comme la parabole des méchants vigneron, le discours eschatologique, l'enseignement qui accompagne le dernier repas, l'ordre missionnaire du Ressuscité). L'auteur s'y montre en particulier d'accord avec cette affirmation paradoxale de Sundkler : « (Jésus) était « universaliste » justement parce que, seulement parce qu'il était « particulariste » (p. 115) ; c'est en effet à partir du rejet de Jésus par Israël, culminant dans la croix, que s'effectue la Mission parmi toutes les nations. — On confrontera utilement cet ouvrage avec des études parues récemment, comme celle de R. Martin-Achard (*Israël et les nations*, Neuchâtel et Paris, 1959), ou celle de J. Jeremias (*Jésus et les païens*, traduction française, Neuchâtel et Paris, 1956).

JEAN-CLAUDE MARGOT.

GERHARD KOCH : *Die Auferstehung Jesu Christi*. Beiträge zur historischen Theologie, 27. Tübingen, Mohr, 1959. 338 p.

D'un style touffu et très fortement marqué par la terminologie existentialiste, cet important ouvrage est d'une lecture ardue. L'auteur examine tout d'abord le témoignage néo-testamentaire concernant la résurrection du Christ, puis il passe en revue quelques interprétations récentes de l'événement de Pâques : l'interprétation symbolique (Schleiermacher, W. Herrmann, M. Kähler), la réduction de cet événement à un « acte démonstratif de Dieu » (K. Barth) et sa réduction au kérugma (R. Bultmann). Enfin, dans les deux dernières parties du livre, intitulées « Die Wirklichkeit der Osterereignung » et « Die Wahrheit des Osterglaubens », G. Koch tend à surmonter le dilemme subjectivisme-objectivisme. L'événement de Pâques ne peut se ramener à une expérience purement intérieure éprouvée par les disciples (subjectivisme), ni à un fait constatable sur le plan strictement historique (objectivisme ; le Seigneur ressuscité n'étant pas un « divin quelque chose », « ein göttliches Etwas », p. 333). Replacé dans l'ensemble de l'histoire du salut, cet événement établit la continuité entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi. — Ce qui paraît essentiel, dans l'étude de G. Koch, est l'insistance mise sur l'aspect relationnel (plutôt que phénoménal) des apparitions du Ressuscité. Si les disciples reconnaissent leur Maître, ce n'est pas en tant qu'« objet », mais en tant qu'il vient à eux, qu'il les rencontre, qu'il recrée une relation avec eux : « L'événement historique (geschichtlich) s'accomplit dans la rencontre avec l'homme » (p. 181) ou « sans le partenaire, il n'y a pas de résurrection de Jésus » (p. 180). Sans être une création de la foi, le Ressuscité ne peut être rencontré que dans la foi. — Il est certain que cette conception rend bien compte de textes montrant que Jésus ressuscité n'est reconnu qu'au moment où il établit une relation avec ses disciples par ses paroles ou ses gestes (Jean 20 : 16, Luc 24 : 30 s.). Cependant, dans la pensée de G. Koch, l'historicité du témoignage semble s'évanouir complètement au profit de sa seule valeur kérugmatique. Or, même si le miracle de la résurrection échappe en bonne partie au domaine de la science historique, peut-on n'en considérer que l'aspect « geschichtlich » en faisant abstraction de tout élément « historisch » ? C'est ce dont nous doutons, ne serait-ce que sur la base d'un texte comme I Cor. 15 : 3 ss. Pour reprendre l'expression d'un critique catholique, la gloire du Ressuscité ne s'est-elle pas manifestée aux apôtres aussi par des « signes intra-mondains » ? (J. M. Faux, *Nouvelle Revue théologique*, septembre-octobre 1961.)

JEAN-CLAUDE MARGOT.

RODOLPHE KASSER : *L'Évangile selon Thomas*. Présentation et commentaire théologique. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1961, 170 p. Bibliothèque théologique.

L'auteur de cette publication, coptisant bien connu des lecteurs de notre Revue, a poursuivi un double but. Tout d'abord, de traduire en grec (plutôt : de re-traduire) le texte copte des « paroles de Jésus ». Dans l'accomplissement de cette tâche délicate, il s'est appuyé non seulement sur le texte grec des fragments d'Oxyrhynque, mais aussi sur le texte des évangiles canoniques, et de la Bible grecque en général. Conscient du caractère nécessairement hypothétique de cette reconstitution, il a néanmoins obtenu un texte grec d'allure authentiquement « koiné », voire même néotestamentaire, et qui invite à la comparaison avec le Nouveau Testament. Il a ainsi réalisé une véritable « édition du

texte grec de l'Évangile de Thomas » pour laquelle on lui sera reconnaissant. Elle permet, en effet, aux amateurs des études gnostiques qui ne sont pas eux-mêmes coptisants, de pousser plus loin leurs recherches sur cet étrange recueil. — Ensuite, soucieux d'écrire un « commentaire théologique », l'auteur a confronté les « paroles de Jésus » de l'évangile gnostique avec les textes du Nouveau Testament. Cette partie du travail, très nécessaire et utile en soi, nous paraît d'une part réussie, d'autre part insuffisante. Réussie en ce que l'auteur met en évidence les profondes différences qui séparent les deux mondes : l'Évangile chrétien et l'enseignement gnostique. Mais insuffisante aussi, parce qu'il aurait dû faire précéder cette confrontation d'un commentaire philologique et historique du texte gnostique en soi, avec référence au mouvement gnostique en général. Les quelques renseignements qu'on trouve ici et là, et surtout au début de l'ouvrage — renseignements que complètent, de manière bienvenue, l'« Index du vocabulaire » et l'étude sur le « groupement des sentences » donnée en appendice — ne constituent qu'une amorce de ce travail indispensable. Toutefois, cette réserve est apte à souligner l'impression générale qui se dégage de la lecture de ce livre : l'auteur nous a donné un précieux *instrument de travail* dont se servira tout interprète futur de l'Évangile de Thomas.

CARL A. KELLER.

HENRI CROUZEL : *Origène et la philosophie*. Paris, Aubier, 1962, 238 p. Théologie, 52.

Origène est-il un philosophe grec presque aussi prestigieux que Plotin, faisant quelques emprunts à l'Écriture, comme le pensaient Harnack, Koch et leurs élèves, ou est-il d'abord un théologien chez lequel, comme ce sera le cas jusqu'au XIII^e siècle, exégèse, dogmatique et spiritualité sont un ? Suivant le P. De Lubac, le P. Crouzel démontre une fois encore l'inanité de la thèse des historiens rationalistes ; il l'avait fait déjà dans *Théologie de l'Image de Dieu chez Origène* (Aubier, 1956) et *Origène et la connaissance mystique* (Desclée de Brouwer, 1960, cf. *RThPh* 1962, p. 201). Dans le présent ouvrage, il consacre quatre chapitres, bourrés de références, de traductions et d'aperçus critiques, à l'étude de la place de la philosophie dans les préoccupations et les œuvres de cet Origène, maltraité par Porphyre (pour le P. Crouzel, il n'y a qu'un Origène). Origène s'est remis à l'étude des philosophes après avoir dirigé un certain temps l'École catéchétique ; il a suivi les cours d'Ammonius Saccas pour être prêt à former des élèves capables de répondre aux attaques des philosophes. Pour lui, la philosophie a une fonction pédagogique, propédeutique et apolo-gétique. Il ne la rejette pas comme Tatien ou Tertullien, ni ne l'assimile avec trop de bienveillance comme Justin et Clément. Il adopte une attitude critique, fondée sur la primauté reconnue à l'Écriture, témoignage de la sagesse du Logos, de la Vérité totale. Eriger la philosophie en norme suprême, c'est introduire l'hérésie dans l'Église ; Origène est trop apôtre pour s'y laisser prendre. Car « la philosophie dont rêve Origène sort de la révélation, non de la raison : les philosophes sont invités à chercher dans la Bible la solution à leurs questions » (p. 174 s.). C'est pourquoi Origène critiquera sévèrement toute philosophie teintée de matérialisme et d'athéisme (l'épicurisme, par exemple), conservera certaines des thèses du stoïcisme et du platonisme tout en en rejetant d'autres (apocatastase, métempsomatose, etc.) ; il dénoncera les faiblesses de l'idéal philosophique qui ne se situent pas au niveau des actes, mais des intentions ; il appellera les philosophes de la demi-sagesse dans laquelle ils semblent se

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET
DE LA PENSÉE
CHRÉTIENNES

complaire à la seule vraie et totale sagesse, celle du Christ, à laquelle le chrétien participe par la grâce ; il montrera enfin à ses étudiants, ceux de son temps et ceux qui se réclameront de lui, comment on peut récupérer avec prudence et discernement (dons du Saint-Esprit), les biens volés par les philosophes païens au trésor de Moïse et des prophètes (reprise de l'hypothèse dite des « larcins »). Dans un appendice, le P. Crouzel reproduit un article réfutant ceux qui voient en Origène l'homme d'un système, alors qu'homme de la Bible et apôtre, Origène est l'homme de la question, de l'hypothèse, de la dialectique, à la recherche d'une unité résidant dans la connaissance mystique et non dans un principe ou un schème métaphysique extérieur à l'histoire du salut. On voit comment Origène est en prise sur le monde culturel de son temps, comment il innove dans les moyens d'évangélisation, tout en restant fidèle à saint Paul, et étranger à toute distinction ultérieure entre nature et surnaturel.

GABRIEL WIDMER.

DENZINGER-SCHÖNMETZER : *Enchiridion Symbolorum, Definitionum et Declarationum de rebus fidei et morum*. Editio XXXII. Freiburg, Herder, 1963, 908 p.

Conciliorum Oecumenicorum Decreta, edidit Centro di Documentazione. Curantibus Josepho Alberigo, Perikle-P. Joannou, Claudio Leonardi, Paulo Prodi. Consultante Huberto Jedin. Freiburg, Herder, 1962, XXIV + 792 p. + Indices, 72 p.

Succédant à Karl Rahner, le P. Schönmetzer, jésuite également, nous donne du classique *Denzinger* une édition qui se distingue des précédentes par plusieurs changements dignes d'approbation, sans que rien soit modifié quant à l'essentiel. Tout d'abord, on a repris pour la présentation l'ordre strictement chronologique qui avait été, sinon abandonné, du moins malmené, depuis les éditions préparées par Bannwart, il y a plus de cinquante ans. Puis de nouveaux extraits ont été introduits, concernant les questions qui sont aujourd'hui au premier plan des débats théologiques : statut de l'évêque, relations hiérarchiques à l'intérieur du clergé, nature charismatique de l'Eglise, droits de l'homme, contrôle des naissances. Ces adaptations heureuses, accompagnées de coupures sans importance, entraînent une redistribution des textes et une nouvelle numérotation, l'ancienne étant maintenue dans les marges intérieures ; une table mobile de concordance permet au surplus de retrouver facilement les équivalences. Autres innovations : chaque document est précédé d'une courte notice historique et bibliographique résumant les circonstances qui en ont provoqué la rédaction, et indiquant les sources ; enfin, aux index systématique et analytique est ajouté un index alphabétique des documents pontificaux qui ont été employés. Les retouches et compléments apportés à cette édition rajeunie ne peuvent que confirmer l'utilité éminente de l'*Enchiridion*, et augmenter la valeur scientifique qu'on lui reconnaît à juste titre depuis longtemps. — La publication des *Decreta* est voisine dans son inspiration de celle du *Denzinger*, mais elle s'en différencie sur un point capital. Elle n'offre pas une sélection, opérée sur l'ensemble des décisions normatives prises par le Siège apostolique, mais le texte *intégral* des décrets élaborés au cours des vingt conciles œcuméniques, au sens où l'entend l'Eglise romaine, de Nicée I à Vatican I. Fournissant une information plus restreinte, son intérêt n'en est pas diminué pour autant, car la recherche de certains passages laissés de côté par Denzinger n'est pas toujours aisée. Les formulations conciliaires sont reproduites dans la langue

originale ; les textes grec, arménien et arabe (ces deux derniers à propos de l'union avec les Arméniens et les Coptes décidée au Concile de Florence) sont accompagnés de la traduction latine. Pour chaque concile, une courte notice rappelle les causes historiques et fournit les références bibliographiques. Réalisée pour la première fois en un seul volume, cette édition des *Decreta* est une remarquable réussite, qui constitue un instrument de travail d'une valeur permanente ; ceux qui ont mené à chef pareille entreprise ont droit à une reconnaissance durable, elle aussi.

EDOUARD MAURIS.

ANGELUS WALZ : *Saint Thomas d'Aquin*. Adaptation française par Paul Novarina. Louvain-Paris, Publications universitaires — Nauwelaerts, 1962, 245 p. Philosophes médiévaux, 6.

Nous n'avons pas en français de biographie quelque peu détaillée et récente de l'Aquinate. Le P. Novarina n'a pas seulement traduit, mais encore adapté et refondu pour les lecteurs français l'ouvrage déjà classique du P. Walz à l'aide des travaux du P. Chenu, du chanoine van Steenberghen, etc. Le lecteur a ainsi à sa disposition un ouvrage complet qui fait le point des connaissances positives et hagiographiques que nous pouvons avoir aujourd'hui sur le Docteur angélique. Après l'évocation du milieu familial et de l'enfance du saint (né en 1225, date retenue après discussion), le P. Walz étudie son séjour comme oblat au Mont Cassin, à Naples comme étudiant, les vicissitudes de son entrée chez les Prêcheurs. Il nous fait faire la connaissance de ses maîtres de Cologne et de Paris (1252) et de ses condisciples, nous fait assister à ses premiers cours, ce qui nous vaut un aperçu sur la méthode théologique pratiquée par le jeune maître (1256-1260). Les années passées à la cour pontificale (Orvieto, Rome, Viterbe), l'enseignement qui y fut donné, nous valent une bonne mise au point sur le rôle du théologien dans les débats et combats de la papauté d'alors. Puis, c'est le récit des dernières années, le second séjour à Paris (1269-1272), où frère Thomas défend les Mendiants contre leurs adversaires universitaires, enfin le dernier séjour à Naples et la mort au cours du voyage qui devait le conduire au Concile de Lyon (1274). Le P. Walz dégage pour finir un portrait de saint Thomas des documents (chroniques, comptes rendus du procès de canonisation) scrutés avec beaucoup d'acribie ; il esquisse à ce propos un tableau de son influence. Cherchant à discerner l'authentique, son livre aurait peut-être gagné en clarté, si les récits hagiographiques avaient été nettement distingués des documents valables. Quoiqu'il en soit, cette biographie rendra de grands services par sa masse de renseignements, la solidité de son information et pour son chapitre consacré aux œuvres du Docteur, où on trouvera de précieuses indications sur les éditions manuelles et les traductions françaises dans le commerce.

GABRIEL WIDMER.

Der Protestantismus des 17. Jahrhunderts. Herausgegeben von WINFRIED ZELLER. Klassiker des Protestantismus, Band V. Sammlung Dieterich, Band 270. Bremen, Carl Schünemann Verlag, 1962, 426 p.

Voici une collection nouvelle, inaugurée l'année dernière par la sortie de deux tomes sur les huit qui sont annoncés. Elle correspond à une visée fort intéressante ; la publication de textes représentatifs de la piété protestante en provenance des milieux et des courants les plus divers, de l'époque pré-réformée

à nos jours. Le protestantisme est en effet compris au sens le plus large, envisagé dans son retentissement le plus étendu, et n'est point ramené aux limites de la production théologique professionnelle. — Le tome V s'ouvre sur une introduction de son éditeur, qui analyse avec finesse les éléments de la foi vécue tels qu'ils apparaissent au XVII^e siècle, période qui, pour avoir été moins troublée en surface que le siècle suivant, n'en a pas moins vu surgir des crises graves. W. Zeller relève justement que les secousses qui s'y sont produites ne sont pas causées exclusivement par la guerre de Trente Ans, ainsi qu'on le croit communément, mais qu'elles ont des origines plus anciennes, dont certaines remontent déjà à l'établissement de la *Formula concordiae* de 1580. — Le panorama déroulé par ce « Textbuch » frappe par son ampleur et sa diversité. Fidèle à l'esprit de la collection, W. Zeller ne s'arrête qu'aux pages exprimant une spiritualité personnelle, la qualité propre passant avant l'enracinement dans une communauté ecclésiastique reconnue, sans l'exclure bien entendu. Nous sont révélés alors des textes peu connus, ou même inédits en allemand, mais bien caractéristiques de la piété protestante. A côté des techniciens que l'histoire de la théologie tient pour des classiques, comme Johann Arndt, Johann Gerhard ou Paul Gerhardt, nous rencontrons des laïques (les compositeurs Schütz et J.-S. Bach) et de non moins illustres *Einzelgänger* (faut-il dire des francs-tireurs ?) comme Valentin Weigel, Képler, Jacob Böhme, Andreae, Comenius, par exemple, dont la foi est saisie au niveau de la plus émouvante expression individuelle, notamment dans des lettres ou des écrits intimes. — La dernière partie est consacrée à quatre protestants de langue anglaise, et offre des œuvres de Cromwell, George Fox, William Penn et John Bunyan quelques extraits du plus haut intérêt. — La richesse de cette anthologie s'appuie sur une documentation dont la sûreté éclate soit dans l'introduction, soit dans les notices biographiques accordées à chaque auteur, ce qui contribue à en parachever la valeur. On ne peut qu'attendre avec impatience la suite de la collection des Classiques du protestantisme, en souhaitant qu'elle se maintienne au niveau remarquable atteint par le volume initial.

EDOUARD MAURIS.

DIETRICH BONHOEFFER : *Le prix de la grâce. Sermon sur la montagne.*
Traduit de l'allemand par Roland Revet. Neuchâtel, Delachaux
& Niestlé, 1962, 240 p.

Une traduction que beaucoup attendaient, et pour laquelle M. Revet a droit à une vive reconnaissance. En effet, avec l'*Ethique*, l'ouvrage que nous présentons est à notre avis un des plus riches de tous ceux de Bonhoeffer. — Le titre choisi prête à discussion. Le traducteur l'explique et en donne la justification dans une note (p. 6 et 7). Pour notre part nous regrettons l'abandon des termes *imitation de Jésus-Christ* ; nous avons un si grand besoin, dans le protestantisme, de redécouvrir une théologie de l'imitation au sens plein. Or le titre original *Nachfolge* y invitait. — Cette réserve faite, nous accordons que l'expression : « le prix de la grâce » est heureuse. Elle introduit de façon directe au premier chapitre : la grâce qui coûte. L'auteur y oppose la grâce à bon marché, ennemie mortelle de l'Eglise, négation de la vivante Parole de Dieu, justification du péché et non du pécheur — à la grâce qui coûte parce qu'elle appelle à l'obéissance et condamne les péchés ; cette grâce-là, seule authentique, a coûté très cher à Dieu — son propre Fils ! — et ce qui coûte cher à Dieu ne saurait être bon marché pour nous ! — Cette opposition capitale commande toute l'étude de Bonhoeffer. Elle éclaire d'une lumière nouvelle bien des passages du Sermon

sur la montagne, trop connus et par là même démonétisés. Citons, un peu au hasard, ces considérations pénétrantes relatives à Mat. 5 : 27 : « Tu gagnes un peu de plaisir pour l'œil et la main pendant un instant, et tu perds ton corps pour l'éternité » (p. 92) ; ou 7 : 1-12 : en jugeant, nous nous plaçons face à l'autre, « à distance d'observation », alors que l'amour « ne nous en laisse ni la place ni le temps » (p. 133). — Bien frappées dans le texte allemand, ces remarques n'ont rien perdu dans la traduction. EDMOND GRIN.

KOSTAS AXELOS : *Marx, Penseur de la technique* — De l'aliénation de l'homme à la conquête du monde. Paris, Editions de Minuit, 1961, 324 p.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

Arguments, n° 27-28, 6^e année. Editions de Minuit, 1962, 128 p.

L'abondance des matériaux accumulés dans cette thèse, défendue en 1959 à la Sorbonne, comme le ton passionné de son auteur, veulent provoquer le lecteur. En effet, l'œuvre de K. Marx y est moins étudiée que méditée et déchiffrée en fonction d'une « pensée planétaire » qui embrasse aussi bien les problèmes de notre temps que l'évolution de la pensée occidentale. Pour K. Axelos, K. Marx n'est pas seulement le *savant marxiste* du *Capital*, qu'il cite peu d'ailleurs, que le *penseur marxien* des écrits philosophiques qui, le premier, a songé à une « technologie » (p. 299), c'est-à-dire à une réflexion qui pense la conquête actuelle du monde par l'homme. Et cependant K. Marx n'a consacré que quelques pages aux problèmes de la technique. Si K. Axelos lui accorde une place aussi importante, c'est que la technique est en fait le « faire humain » : « une activité totale, ouverte, communautaire, perpétuellement révolutionnaire, libérant à la fois les hommes et les choses et s'appropriant non possessivement le monde total, à savoir le monde de l'Homme et de la Nature » (p. 128). Cette idée-force anime en effet la pensée marxienne vers une conception optimiste, dynamique de l'homme qui par le travail et la technique peut se défaire de ses aliénations pour réaliser pleinement l'être de l'homme par l'homme (p. 286). C'est un humanisme total, radical qui anéantit toute religiosité (p. 150). — K. Axelos décrit la naissance de ce nouvel humanisme en montrant comment K. Marx dépasse et élimine toutes les aliénations qui empêchent l'homme de conquérir le monde : les aliénations économique et sociale du travail et de la propriété, l'aliénation politique du prolétariat, l'aliénation humaine dans la vie sexuelle, familiale et éthique, l'aliénation idéologique de l'art à la philosophie, tout est critiqué et nié par ce que K. Axelos appelle le principe de négativité de K. Marx (p. 98). K. Axelos insiste moins sur la vision apocalyptique marxiste, que sur la violence marxienne de la négation de la négativité. Il montre combien K. Marx est animé d'une véritable fureur vétérotestamentaire (p. 24), d'une passion du néant qui ouvre même sur un nihilisme inquiétant. Sans cesse K. Axelos se demande jusqu'à quel point cette pensée qui se veut moniste arrive à surmonter son profond dualisme. Certes il y a une réconciliation annoncée : « Forme avancée d'un grandiose nihilisme, d'un *nihilisme planétaire*, la vision marxienne saisit néanmoins (et par voie de conséquence) la technique planétaire comme le seul levier pouvant mettre en mouvement le monde, cet *astre errant*, en supprimant le monde putréfié et l'« errance » (p. 264). Mais comme conclut K. Axelos ce mouvement reste problématique. Pour n'en citer qu'un exemple, on ne sait pour finir si K. Marx en arrive à supprimer l'art au profit de l'activité technique dégagée de ses aliénations, ou si la création artistique parviendra à

une nouvelle libération dans le « Jeu » (p. 177). — L'ouvrage de K. Axelos inaugure bien cette nouvelle collection des Editions de Minuit qui réunit quelques ouvrages déjà publiés comme *L'Erotisme* de G. Bataille, des traductions comme *Histoire et conscience de classe* de G. Lukács, traduit par K. Axelos, ou *De la Guerre* de Clausewitz, et des ouvrages qui continueront, individuellement et dans l'isolement, l'effort de réflexion collectif que la revue « Arguments » avait maintenu pendant vingt-huit numéros et qui vient de se saborder. Même si l'on comprend mal ce purisme qui conduit au suicide, nous espérons que ce nouvel avatar d'« Arguments » sera prolifique.

PIERRE FURTER.

Die hegelsche Linke. Texte... ausgewählt und eingeleitet von KARL LÖWITH. Stuttgart, Friedrich Frommann Verlag, 1962, 288 p.

La turbulence des « Jeunes Turcs » de l'hégélianisme ne doit pas faire illusion ; parce qu'il y avait dans leurs écrits d'incontestables touches de provocation, on n'a voulu voir en eux que des agités à influence éphémère ; or le déferlement du marxisme a provoqué un regain d'intérêt pour des auteurs qu'on avait placés au second rang, et qui prennent une signification nouvelle par le rôle qu'ils ont joué dans la formation de la pensée de Marx. Il n'est pas possible, en effet, d'analyser correctement la filiation qui relie ce dernier à Hegel si on néglige l'influence des médiateurs. Sans doute, le jeune Marx, arrivé de Bonn en 1836, a commencé par étudier seul la philosophie hégélienne, s'y appliquant pendant des mois lors de sa demi-retraite à Stralau, mais c'est au contact des intellectuels berlinois du « Doktorclub » qu'il a été amené à réagir d'une manière critique et à repérer les points du système qui devaient, contrairement à ce qu'affirmaient les hégéliens de droite, subir un dépassement radical. Même si des ruptures retentissantes se sont produites par la suite, même s'il est vrai que c'est à Marx que l'on doit la systématisation la plus cohérente d'une compréhension non idéaliste de la *Aufhebung*, il est avéré qu'une partie de son éducation philosophique a été commandée par les essais de ses amis Feuerbach, Ruge, Stirner, Bruno Bauer. — Nul n'était mieux qualifié que Karl Löwith pour composer ce Textbuch consacré à l'aile gauche de l'hégélianisme. Auteur d'une description magistrale des courants novateurs qui ont animé la pensée européenne au XIX^e siècle (*Von Hegel zu Nietzsche*, 1919, 1958⁴), il est un familier des auteurs dont il nous offre les extraits. A ceux qui viennent d'être mentionnés, il ajoute Heine, M. Hess et Kierkegaard, nous mettant en présence des sources et rendant ainsi grand service aux chercheurs francophones, qui ne manquent pas de traductions mais n'ont pas facilement à portée de main les textes allemands originaux. On sera heureux, par exemple, de consulter les pages de Feuerbach publiées en 1842 sur la réforme de la philosophie, dont M. Althusser a donné une bonne traduction en 1960 (*Manifestes philosophiques*, P.U.F., Collection Epiméthée). La part la plus étendue est réservée à Bruno Bauer, ce qui nous semble légitime, car l'attention qu'on lui prête n'est pas encore accordée à l'action vraiment directrice qu'il a exercée sur le cénacle de Berlin. De Marx sont reproduits des extraits de sa thèse de doctorat, et intégralement les deux articles parus dans les « Annales franco-allemandes » au début de 1844 (*Zur Judenfrage, Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie*), trois textes dont la traduction française se trouve dans les *Œuvres complètes* (Œuvres philosophiques, tome I, Paris, Costes, 1946). Ajoutons qu'en une introduction pleine de perspicacité, M. Löwith résume admirablement le sens du drame qui

a séparé du maître des disciples hantés par le problème d'une réduction réellement transformante, et par le besoin de justifier la praxis comme pesée concrète de la conscience sur l'histoire.

EDOUARD MAURIS.

MAURICE BLONDEL : *Carnets intimes (1883-1894)*. Paris, Editions du Cerf, 1961, 559 p.

Ceux qui pouvaient avoir des doutes sur la spiritualité originale du philosophe de *L'Action* seront persuadés du contraire en lisant ces carnets. Ni journal métaphysique comme celui de G. Marcel, encore moins apologie comme celle de Newman, ces pages reflètent le dialogue quotidien avec ses silences et ses attentes d'un jeune philosophe avec le Dieu de Jésus-Christ. Plus les années passent, plus leur style se dépouille, plus l'examen de conscience s'aiguise et la consécration s'épanouit, malgré les épreuves et les troubles. Elles témoignent de la genèse d'une expérience chrétienne et d'une investigation philosophique originale, dont les premiers ouvrages de Blondel marqueront une étape décisive. Elles nous font assister à l'œuvre illuminatrice de la grâce (p. 189) dans une intelligence tourmentée par le rationalisme et le scepticisme ambiants, à l'élévation d'une âme vers la contemplation, faite d'humilité et d'abandon. Livre de prière et de méditation orante, les *Carnets* confirment l'impression qui se dégage de l'œuvre de Blondel : action et contemplation sont solidaires dans la destinée intégrale de l'homme (p. 237). Tout cela est proche de saint Augustin et de saint Bernard, si sensibles à l'œuvre du Saint-Esprit. Car « l'action, c'est aussi le Verbe » (p. 329). La souffrance libératrice enseigne et mortifie. Aimer Dieu, c'est aimer la vérité (p. 211). Ici s'ébauche la métaphysique de la charité en formules frappantes : « L'on aime mieux à aimer qu'à être aimé » (p. 364). C'est une métaphysique militante et combattante, étrangère à toute dévotion mièvre et efféminée. Ces pages nous aident à comprendre pourquoi Blondel songeait à embrasser l'état ecclésiastique. Les *Carnets* laissent apparaître les sources vives de l'*Action* : la liberté créatrice de soi par soi, où « penser à Dieu est une action » (p. 395), où « l'homme a à créer Dieu » (p. 248), le refus de tout idéalisme critique ou absolu, mais aussi la critique de tout formalisme et de tout ritualisme (p. 323), la plénitude de l'action de ses origines les plus organiques à sa fin la plus désintéressée, l'ordonnance et non la subordination de la nature par rapport au surnaturel (p. 356). Ainsi Blondel découvre, dans ces pages intimes, sa précocité, sa maîtrise de l'analyse, son sens de la présence de la mort et de la fuite du temps, de la situation contrastée de l'homme pris entre la douleur et la joie ; il y exprime l'une de ses idées permanentes : c'est en mourant à soi-même que l'on se crée. Avant d'être rédigée, *L'Action* fut conçue et vécue ; c'est le gage de sa vérité, celle d'une philosophie qui fut à sa source et dans son cours redevable de la Transcendance. La lecture et la méditation de ces notes rendent plus pressant le problème : Blondel, philosophe ? apologiste ? ou autre chose ? et ne lui donnent pas de réponse satisfaisante. C'est peut-être cela qui fait de ces *Carnets* un très grand livre.

GABRIEL WIDMER.

HENRI GOUHIER : *Bergson et le Christ des Evangiles*. Paris, A. Fayard, 1961, 222 p.

Le beau livre de M. Gouhier développe l'une des conférences prononcée à Saint-Cergue, à l'occasion du centenaire de la naissance de Bergson et reproduite dans cette revue. Différent des ouvrages de Söhngen et de M^{me} L. Adolphe,

il présente une interprétation de la signification religieuse du bergsonisme, à partir de la correspondance entre une philosophie de l'évolution créatrice et une évolution créatrice d'une philosophie. Il répond à cette question : comment une philosophie en état de permanente invention peut-elle déboucher sur une « philosophie du christianisme » ? Elle y est conduite au fur et à mesure de sa démarche contestatrice des préjugés, à travers les passages d'une philosophie de la nature à une philosophie de l'esprit : « Constituer une philosophie de l'esprit à l'intérieur d'une philosophie de la nature, parce qu'elle serait la philosophie d'un esprit animant la nature » (p. 24). Une telle philosophie se veut scientifique et sereine ; elle se fonde sur une double conversion spirituelle de l'intuition à l'intelligence et de l'intelligence à l'intuition. Elle aborde la création et la conservation du monde en fonction de la liberté et de l'invention de la vie, c'est-à-dire de l'homme capable de se déterminer et de rompre la chaîne des déterminismes ; il y a pour elle une corrélation entre l'évolution destructrice et l'évolution créatrice. L'homme, comme le montre si remarquablement M. Gouhier, est la plaque tournante de cette philosophie : il instaure le machinisme, il ouvre la voie du mysticisme, il annonce son terme, le Christ qui n'est pas le Dieu-Homme, mais l'homme si « parfait » qu'on peut le nommer Dieu, modèle et révélateur d'une mystique plénière à la fois religieuse et philosophique. Une telle philosophie du christianisme (comme celle de Spinoza ou de Rousseau, *mutatis mutandis*) n'est pas un accessoire d'une philosophie de la nature, mais son aboutissement : prolongeant les distinctions fondamentales entre « durée » et « espace-temps », elle distingue le Christ « mystique » du « Jésus » historique, majoration du premier au dépens du second. L'épuration philosophique ressemble étrangement à la démythisation de Bultmann. La décision si centrale chez ce dernier est chez Bergson « adhésion morale à l'Eglise invisible du Christ mystique » (p. 173). Mais l'épuration, l'adhésion restent philosophiques, comme la mystique (« procédé de recherche philosophique », p. 190), ignorant tout d'un surnaturel. — On saura gré à M. Gouhier de ne pas vouloir « pascaliser » Bergson. Trop d'historiens de la philosophie ont voulu faire servir le bergsonisme à leur cause personnelle. Il a pleinement raison de rappeler que le souci personnel de Dieu est somme toute secondaire chez Bergson, par rapport au souci philosophique de découvrir dans le Christ une vérification de sa philosophie, dans la mystique un moyen d'intensification de l'élan vital (p. 194). Voilà une christologie sans sotériologie, ce qui n'enlève rien à la valeur de l'entreprise bergsonienne, philosophie positive au temps du scientisme, dépassant tout positivisme en majorant le Christ. Tout le problème est de savoir si fidèle à son inspiration, Bergson avait le droit d'accorder au Christ un tel rôle. Ne prenait-il pas une hypothèse sur la révélation ? Le livre de M. Gouhier nous aide à voir clair dans ce problème ; il retiendra tous ceux qui seraient tentés de vouloir « utiliser » le bergsonisme comme *preambula fidei* ; il attirera l'attention de ceux qui cherchent à comprendre en contexte français le bultmanisme et à percer le secret de ses préjugés philosophiques.

GABRIEL WIDMER.

THÉOLOGIE
CONTEMPORAINES

La Nature humaine. Actes du XI^e Congrès des sociétés de philosophie de langue française (Montpellier, 4-6 septembre 1961). Paris, Presses universitaires de France, 1961, 334 p. Numéro spécial des *Etudes philosophiques*.

Ce copieux volume rassemble 77 communications, groupées en six sections : psychologie, phénoménologie, sociologie, axiologie et morale, philosophie gén-

rale, histoire de la philosophie. Même si certains des textes présentés n'offrent pas grand intérêt ou n'ont que peu de rapport avec le thème choisi par le Congrès — c'est la rançon de l'accueil très libéral réservé aux communications envoyées — la lecture de ces *Actes* est enrichissante. — Disons d'emblée notre étonnement devant une double absence : celle de l'existentialisme athée et celle du marxisme. Marx n'est pour ainsi dire jamais mentionné. A croire que le matérialisme dialectique n'a aucune incidence sur le problème de la nature humaine ! Quant à Sartre, il ne se trouve personne pour le suivre dans sa condamnation de l'idée même de nature humaine. Néanmoins, c'est à lui qu'explicitement ou non se réfèrent bien des prises de position, par exemple celle de MARCEL REYMOND, qui tend à montrer d'une part que la *condition humaine* exprime notre situation dans le monde, non notre être profond, et présuppose la *nature humaine*, d'autre part que la protection de la personne est mieux assurée dans la thèse d'une nature que dans celle d'une simple condition. — La seule mise en question de l'idée de nature humaine vient de l'anthropologie culturelle, représentée par JACQUES RUYTINX. Encore ne s'agit-il pas d'une hostilité irréductible à cette idée, mais d'une tentative de « désagréger » ce qu'elle comporte « d'absolu » et de promouvoir un « relativisme culturel » pour lequel la nature humaine est fonction de la culture, variant d'un groupe à l'autre. — D'autres auteurs, tels ANDRÉ-LOUIS LEROY et JEAN PUCELLE relèvent l'ambiguïté de la notion de nature humaine, considérée tantôt comme une donnée, tantôt comme une norme. C'est la conscience de cette ambiguïté qui amène JEAN-WILLIAM LAPIERRE à noter que l'expression de *sociabilité naturelle* désigne tantôt un comportement inné, de type instinctif, tantôt une norme rationnelle, à réaliser dans la conduite. — Chose curieuse, le problème des rapports entre l'humanité et l'animalité n'est guère abordé, si ce n'est par ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND, qui essaie de préciser la nature spécifique de l'homme par opposition à l'animal, en partant de la philosophie grecque. — Laissant de côté les contributions de caractère historique ou psychologique, dont certaines ne manquent du reste pas d'intérêt, nous voudrions signaler tout particulièrement quelques communications qui situent le problème proposé dans des perspectives philosophiques générales : MICHEL AMBACHER adopte une attitude réservée à l'égard des sciences de l'homme, qui « tournent le dos à la reconnaissance de l'essentiel », et se place dans une « perspective intériorisée » pour considérer la nature humaine par la conscience réflexive. Dans une méditation pathétique, MARCEL CONCHE dénonce la « culpabilité primordiale » liée au fait même d'exister. ANDRÉ DEVAUX, s'inscrivant dans la ligne de Bergson, Berdiaeff et Teilhard, définit la nature humaine comme « aptitude à la perfectibilité », ouverture sur un « plus-être », un « ultra-humain ». Après avoir montré que l'homme moderne cherche sans cesse à « forcer la nature » en agissant comme liberté créatrice, PIERRE MASSET défend la thèse qu'en nous la nature est « intérieure à la liberté » et doit se définir comme relation à Dieu : « Notre liberté consiste à être branchés sur Dieu... et cette dépendance même nous constitue nature. » Pour le philosophe polonais ROMAN INGARDEN, ce qu'il y a d'essentiel à la nature humaine, c'est le besoin de percevoir et de créer des valeurs en soi-même et dans le monde. En les créant, l'homme constitue le monde de la culture, superposé à la nature et menacé d'anéantissement dès que s'affaiblit la force spirituelle de l'homme. Reprenant des thèses qu'il a déjà défendues ailleurs, MAURICE NEDONCELLE voit dans l'« interpersonnel » l'élément fondamental de la nature humaine : c'est donc par une « philosophie du nous » qu'elle peut être récupérée. Enfin, parmi les nombreux porte-parole du thomisme, LOUIS DE RAEYMAEKER

présente avec beaucoup de clarté l'idée qu'en l'homme la nature et la personne sont fondues en une « structure substantielle ». — Signalons encore trois communications de valeur, dont les auteurs sont bien connus des lecteurs de notre *Revue* : une étude de CHARLES BAUDOUIN sur la notion d'*archétype*, qu'il définit comme une « structure de l'imaginaire » ou une « catégorie de la pensée symbolique » ; une méditation d'HENRI REVERDIN, *Expérience religieuse et réflexion philosophique* ; une mise en garde de RENÉ SCHAEERER, qui dénonce le *péché capital du philosophe*, l'assurance initiale en la valeur de ses propres thèses et le refus spontané des thèses d'autrui. — On le voit, même si l'absence de certaines doctrines à la mode et le caractère « spiritualiste » (en un sens très large) de la plupart des positions représentées peuvent donner l'impression d'une unanimité dont le monde philosophique contemporain est en réalité bien éloigné, la valeur intrinsèque de nombreuses communications fait de ces *Actes* un volume précieux.

ANDRÉ VOELKE.

Mgr. MAURICE NÉDONCELLE : *Conscience et Logos. Horizons et méthodes d'une philosophie personaliste*. Paris, Editions de l'Épi, 1961, 239 p.

Depuis son ouvrage sur *La réciprocité des consciences*, Mgr. Nédoncelle n'a cessé d'approfondir son personalisme. Il groupe certaines études dispersées dans des revues, les introduit, les complète, autour d'un thème central : la relation entre la singularité de la personne et l'universalité de l'amour, à la lumière de la transcendance divine. La conception de l'individu se modifie au gré des philosophies : image du tout dans le néo-platonisme, sujet créateur d'histoire pour la philosophie contemporaine. Elle est le lieu de convergence des travaux des métaphysiciens, des éthiciens, des psychologues, des sociologues et des esthéticiens. Il faut tenir compte de leurs indications pour éviter les travers de l'individualisme et ceux du collectivisme, l'anarchisme de l'un, la planification de l'autre, comme les défauts du moralisme et les écueils du mysticisme. Mgr. Nédoncelle s'en défend victorieusement : les traits de la personne s'éclairent à la clarté du « nous », de sa vocation à transfigurer la nature, le corps et la société. Dynamique, elle suit la courbe d'une complexité croissante. Une analyse suggestive du tableau de van Eyck, représentant les Arnolfini contribue à préciser son propos. Souvent victime de myopie, le théologien aura intérêt à lire et à méditer le texte relatif à l'expérience esthétique et à l'expérience religieuse avec leur dialectique du bénéfique et du maléfique, à l'opposition entre l'athéisme et le théisme. On le voit, la méthode d'un personalisme intégral doit être ouverte à la complémentarité des idées et des personnes, à un dépassement de toutes les classifications ; elle s'appuie sur une conversion permanente de la raison pour sauvegarder la primauté du spirituel, du créateur sur les expressions tangibles et les démarches intellectuelles, sans rien sacrifier des conditions de la genèse de la personne. Le principe d'une telle philosophie se découvre dans la signification que revêt, pour le philosophe, l'incarnation du Fils. En ce sens, l'effort de Mgr. Nédoncelle vise à instaurer une authentique philosophie chrétienne sans la rattacher à des philosophies profanes déjà constituées comme le platonisme, l'aristotélisme ou l'hégélianisme. On peut se demander cependant si certains aspects du néoplatonisme déjà si actifs chez les Pères grecs et chez saint Augustin ne se retrouvent pas prédominants dans l'œuvre si profondément humaine de Mgr. Nédoncelle, et s'ils ne sont pas le secret de son rayonnement.

GABRIEL WIDMER.

GEORG LUKÁCS : *Schriften zur Literatursoziologie*, ausgewählt und eingeleitet von Peter Ludz. Neuwied, H. Luchterhand Verlag, 1961, 568 p.

GEORG LUKÁCS : *Die Zerstörung der Vernunft*. Neuwied, H. Luchterhand Verlag, 1962, 758 p. Gesamtausgabe, Band 9.

HORST ALTHAUS : *Georg Lukács oder Bürgerlichkeit als Vorschule einer marxistischen Ästhetik*. Berne, Francke Verlag, 1962, 82 p.

LEO KOFLER : *Zur Theorie der modernen Literatur. Der Avangardismus in soziologischer Sicht*. Neuwied, H. Luchterhand Verlag, 1962, 286 p.

Falschmünzer der Literatur. Zur Kritik bürgerlicher und revisionistischer Literaturanschauungen, übersetzt von Russisch von Dr. E. M. PIETSCH. Berlin, Dietz Verlag, 1962, 234 p.

Georg Lukács und der Revisionismus, herausgegeben von H. KOCH. Berlin, Aufbau Verlag, 1960, p. 340.

Malgré les études et les traductions dont nous avons rendu compte ici même récemment, l'œuvre de G. Lukács dans son ensemble reste d'accès difficile, faute d'éditions récentes. L'éditeur allemand, H. Luchterhand, grâce à la médiation d'un libraire zurichois, a enfin obtenu de G. Lukács l'autorisation de publier, à raison de deux volumes par an pendant six ans, toute son œuvre. Ainsi, vient de paraître pour la première fois en Allemagne de l'Ouest « La Destruction de la Raison » et on annonce la fameuse « Esthétique » à laquelle travaille G. Lukács depuis son expulsion de l'Université de Budapest en 1956. En attendant que ces œuvres complètes paraissent, Peter Ludz a organisé pour le même éditeur une anthologie des travaux d'interprétation, de critique et d'esthétique littéraires. Introduite par une remarquable étude critique sur « Marxisme et littérature » de P. Ludz, l'anthologie est divisée en deux parties. La première englobe des textes théoriques, l'autre des interprétations critiques et historiques. Si cette division a des avantages didactiques évidents, elle est cependant aussi discutable que le titre de l'anthologie. En effet G. Lukács dissocie aussi peu la réflexion théorique de l'interprétation précise, qu'il se maintient dans les limites d'une sociologie de la littérature. Et en effet l'anthologie s'ouvre par des fragments de la première étude de G. Lukács « L'évolution du drame moderne » où il s'oppose à tout sociologisme et fonde sa méthode sur le principe que « ce qui est social dans la littérature : c'est la forme » (p. 71), posant ainsi, il y a cinquante ans, les fondements de la méthode que L. Goldmann illustre brillamment en France. Néanmoins, le travail de P. Ludz se distingue par son intelligence et son objectivité. Il publie des textes inaccessibles comme les fragments que nous venons de citer qui, écrits en 1909, n'avaient été jusqu'ici publiés qu'en 1912 en hongrois. De même l'anthologie reproduit quelques-uns des articles que G. Lukács a publiés après 1931 dans la revue « Die Linkskurve » où il commence à défendre sa conception du réalisme socialiste critique contre le naturalisme positiviste soviétique et la littérature d'avant-garde bourgeoise et nihiliste. Le choix de P. Ludz tend à marquer les constantes de la pensée de G. Lukács et non à souligner l'évolution de sa pensée et c'est ainsi que le concept de « réalisme socialiste critique » sera encore défendu, cinq mois avant la rébellion de Budapest, dans une émouvante conférence que G. Lukács imposera au 4^e Congrès des écrivains allemands communistes. Le

philosophe hongrois y défend la valeur de la « perspective » qui doit ouvrir l'horizon de l'œuvre d'art, y introduire les dimensions du possible sans être pour autant utopique, mais bien objective afin de témoigner de l'espérance marxiste que G. Lukács partage avec Ernst Bloch. Le travail de P. Ludz ne donne pas seulement une idée globale de la pensée esthétique de G. Lukács, mais il constitue une véritable somme de la « sociologie de la littérature ». En effet l'anthologie s'achève par une biographie de plus de trente pages qui englobe non seulement les travaux de et sur G. Lukács, mais tout ce qui s'est publié dans les langues occidentales dans ce domaine depuis le siècle dernier. Les deux index complètent cet ouvrage absolument indispensable pour qui s'intéresse à ces problèmes. — Ces exceptionnelles qualités ne se retrouvent guère dans l'essai de H. Althaus. On se demande même comment un éditeur aussi sérieux que Francke peut publier un travail sans bibliographie, table des matières ou index. Cette nonchalance formelle correspond aux négligences de la méthode. Après avoir proposé une analyse chronologique de la pensée esthétique de G. Lukács, l'auteur l'abandonne brusquement pour étudier légèrement les rapports entre Hegel, Goethe, Th. Mann et G. Lukács. Certes H. Althaus est déjà en progrès sur la critique de langue allemande qui ne lisait pas G. Lukács pour mieux le condamner. Il fonde sa démonstration sur une lecture attentive, mais partielle, qui infirme sa thèse que G. Lukács serait un intellectuel bourgeois qui pour résoudre les contradictions de sa culture, jonglerait rationnellement avec une dialectique chargée d'irrationalisme. En d'autres termes, il reproche à G. Lukács de n'être pas assez radical. Il aimerait qu'il fût plus dogmatique, pour mieux le liquider sans doute. H. Althaus rejoint ainsi curieusement les critiques des staliniens, allemands et russes, des recueils publiés par H. Koch et E. M. Pietsch. L'anticommunisme bourgeois rejoint le dogmatisme stalinien pour condamner toute solution intermédiaire, car un dialogue les obligerait, tous deux, à revoir leurs a priori. — L. Kofler, un sociologue, n'accepte pas ce refus d'une coexistence et il ne se contente pas des palinodies de Th. W. Adorno qui brûle ses anciens amis. Dans son dernier livre, il essaie de penser à partir de G. Lukács en reprenant tout le problème du « réalisme critique » et de la condamnation de la « littérature d'avant-garde » nihiliste. Il montre combien G. Lukács a été défiguré. S'appuyant en particulier sur les œuvres de B. Brecht, H. Böll, F. Kafka, L. Kofler défend une littérature réaliste qui « a choisi de faire de l'homme *entier* la force vive de sa représentation du réel » (p. 149). Il prouve ainsi la fertilité des thèmes de G. Lukács de « la perspective » (p. 165), de la « totalité » (p. 48 ss.), de la « réification » (p. 238 ss.) tout en notant combien sa théorie du « reflet » (p. 172 ss.) peut induire en erreur. L. Kofler conclut en renvoyant dos à dos le « reflet » positiviste du naturalisme et « l'abstraction » de l'avant-garde bourgeoise. — Il ne reste plus qu'à espérer que la critique occidentale daigne enfin sortir de son éclectisme esthétique et ose discuter les thèmes de G. Lukács au risque de se mettre elle-même en question.

PIERRE FURTER.

IVAN GOBRY : *La Personne*. Paris, Presses universitaires de France, 1961, 130 p. Initiation philosophique, 50.

Les écrits d'inspiration personnaliste sont légion aujourd'hui, et l'on n'échappe pas à l'impression que certains d'entre eux se contentent de reprendre sans les renouveler quelques grands thèmes à la mode. Il convient donc de saluer comme elle le mérite la parution de ce petit livre qui nous propose une

méditation aussi rigoureuse que fervente, aussi originale que soucieuse de prolonger une tradition philosophique remontant à Platon, Descartes ou Kant. La personne comme *valeur*, la personne comme *insuffisance*, la personne comme *individu*, tels sont les trois thèmes autour desquels s'organise l'ouvrage. Comme valeur, la personne est esprit. La découverte de son insuffisance fait apparaître la nécessité pour elle de s'orienter vers une Fin unique et absolue, Dieu ou la Personne suprême. Mais la réalisation de cette destination éternelle est temporelle et se fonde sur les ressources de l'individu concret, à la fois corporel et spirituel, engagé dans la nature et la société. La pensée de M. Gobry se fonde sur une métaphysique qui donne la primauté à l'éternel sur le temporel, à l'absolu sur le contingent, et affirme sans restriction la transcendance des valeurs. On aimerait que l'auteur justifie ou tout au moins développe cette position métaphysique qui en fait un personnaliste platonisant. S'il ne le fait pas, c'est peut-être que la nécessité de s'en tenir aux limites imposées par une collection d'initiation l'en a empêché, comme elle l'a obligé parfois à condenser à l'extrême son exposé. Souhaitons donc qu'il reprenne et développe sa pensée dans un ouvrage plus long.

ANDRÉ VOELKE.

J. HARTNACK : *Philosophical Problems*. A Modern Introduction. Copenhagen, Munksgaard, 1962, 130 p.

Je ne dirais pas que ce livre me semble mauvais, mais il me paraît dangereux. Il est écrit pour des lecteurs qui n'ont aucune connaissance préalable de la philosophie. Cela exigeait donc d'en faire une véritable introduction à quelques-uns des thèmes permanents de la philosophie. L'auteur a choisi le problème du monde extérieur, celui de la connaissance, celui de l'esprit et le problème du bien. Le choix, certes, est judicieux, de même que la discussion préalable sur la nature des questions philosophiques, dans la mesure où elles s'opposent aux questions scientifiques pour s'en distinguer. — Mais J. Hartnack a choisi de présenter une introduction « moderne », par où il faut entendre qu'il adhère sans réserves au point de vue de G. E. Moore et de Wittgenstein. Pour eux tous, « la tâche de la philosophie est de construire un langage parfait » (p. 15). Je ne conteste nullement le droit à quiconque de se placer dans une perspective très nettement marquée pour parler philosophie, à la condition toutefois que son choix personnel ne le conduise pas à sous-estimer la portée des positions différentes de la sienne. Il est évident que, dans une initiation, on ne saurait entrer dans les détails, mais je pense qu'un ouvrage comme celui-ci, qui pousse très loin la schématisation des grandes philosophies du passé pour insister sans grandes nuances sur la valeur de la solution adoptée, risque fort de donner une fausse idée des problèmes à quelqu'un qui n'en aurait encore jamais entendu parler. — Je n'aime guère l'expression mais, même si je me sens souvent personnellement très proche de l'auteur, je pense cependant que ses *Philosophical Problems* ne sont pas un ouvrage « à mettre entre toutes les mains ».

JEAN-BLAISE GRIZE.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

FRANÇOIS HEIDSIECK : *Plaisir et tempérance*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 104 p. Initiation philosophique.

Confrontation de l'expérience antique avec les exigences et soucis du temps présent. Analyse nuancée du plaisir comme réalisation de la personne humaine séparée des autres, puis de l'amour comme principe d'épanouissement dans la communication, l'amour-propre s'affirmant, au contraire, comme une maladie de l'âme. Tempérance conçue comme juste milieu et soumission du désir à la raison. Atteindre son bonheur, c'est toujours tendre à l'Unique nécessaire.

MAURICE CORVEZ : *La philosophie de Heidegger*. Paris, Presses universitaires de France, 1961, 136 p. Initiation philosophique.

Etude sommaire de l'Etre dans ses rapports avec lui-même, avec le monde et avec l'existant. L'auteur se contente de résumer les thèses du penseur allemand sans prendre position sur le fond du problème ni relever l'importance d'une évolution de cette pensée. Une brève critique, en conclusion, signale toutefois l'insuffisance de l'ontologie heideggerienne.

ALBERTO MOSCATO : *Ricerche sulla struttura della conoscenza formale*. Milano, Marzorati, 1962, 117 p. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova.

L'auteur étudie successivement la structure de la pensée logique et mathématique, l'idée de la connaissance formelle dans ses rapports avec l'ontologie, et la nature du procédé de formalisation. Il affirme avec force l'exigence irréductible d'une référence à l'intuition impliquée dans l'opération formelle elle-même.

GIUSEPPE AGOSTINO ROGGERONE : *James e la crisi della coscienza contemporanea*. Milano, Marzorati, 1961, 137 p. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova.

L'auteur constate que, depuis une quinzaine d'années, un intérêt nouveau se manifeste à l'égard du pragmatisme. Il étudie lui-même ce mouvement en tant que volonté de vivre et de croire, méthode et théorie de la vérité, agnosticisme ethico-religieux. Le dernier chapitre signale les limites de cette doctrine relativement au problème du mal et de la finitude humaine tel qu'il se pose à la conscience depuis les deux dernières guerres.

STANISLAS BRETON : *Essence et existence*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 92 p. Initiation philosophique.

Partant d'un exemple concret, la perception d'un arbre, l'auteur étudie le problème de l'être dans ses rapports avec l'essence, l'existence et la réalisation. La perception et le jugement permettent de repérer un objet et un sujet, la vie fait surgir une individualité sans cause de soi ; enfin l'existence s'épanouit en liberté. Tout cela prend place dans l'activité de l'esprit. Et l'esprit « ne peut vivre que d'étonnement ».

KONRAD ONASCH : *Einführung in die Konfessionskunde der orthodoxen Kirchen*. Berlin, W. de Gruyter & Co., 1962, 291 p. Sammlung Göschen, Band 1197/97a.

Ce petit livre fourmille de renseignements sur l'histoire, la liturgie, les ordonnances, le monachisme, la piété et la théologie des Eglises d'Orient. Une imposante bibliographie (surtout allemande) et des index extrêmement complets enrichissent cet ouvrage et en font un très remarquable petit manuel de symbolique orthodoxe.

AIMÉ FOREST : *Orientazioni metafisiche*. Milano, Marzorati, 1960, 139 p. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova.

La méditation d'André Forest, professeur à l'Université de Montpellier, est l'une des plus attachantes et des plus lucides que connaisse la France aujourd'hui. Ces *Orientations métaphysiques* groupent cinq études *historiques* allant de Pascal à Lavelle, et cinq études *théoriques* concernant l'art, l'ordre, le dialogue, la communication et la liberté. Il serait souhaitable qu'elles paraissent en langue française dans le même ordre et sous le même titre, et nous permettent de les présenter plus dignement à nos lecteurs.

JEAN GRENIER : *Absolu et choix*. Paris, Presses universitaires de France, 1961, 119 p. Initiation philosophique.

Cette méditation sur l'évaluation dans ses rapports avec la contingence et la Norme a paru, sous le titre : *Le choix*, dans la *Nouvelle Encyclopédie philosophique*, en 1941. Rien n'indique qu'il s'agit ici d'une réédition. On n'en saluera pas moins avec joie la réapparition de ces pages qui embrassent, sans effort ni pédantisme, un vaste domaine de culture allant du bouddhisme à l'époque contemporaine. Les réflexions sur l'art, sur l'indifférence et l'initiative nous semblent particulièrement suggestives.

Cahiers d'études biologiques, nos 6-7 : *Les origines de l'homme. Biologie et culture*. Paris, P. Lethielleux, 1960, 204 p.

On trouve dans ce numéro onze articles dus à des hommes de science qui se proposent d'informer le public de l'état actuel des recherches en paléontologie et en psycho-biologie. Si les auteurs de ces travaux ne sont pas tous aussi connus que J. Piveteau ou P. Chauchard, dont les noms figurent au sommaire, ce sont des spécialistes sérieux qui mettent à la portée du lecteur cultivé des renseignements précieux et des réflexions suggestives. Mais l'équipe dont les *Cahiers d'études biologiques* sont l'œuvre commune accueille également des théologiens. Tel est le cas du R. P. G. Martelet qui, partant du fait scientifique que l'homme est « l'animal qui parle », présente un exposé de caractère théologique : *L'homme comme parole et Dieu comme Révélation*.

JEAN LECHAT : *Analyse et synthèse*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 104 p. Initiation philosophique.

Ce petit livre est à sa manière un chef-d'œuvre et mériterait d'être commenté dans son détail. On ne saurait examiner avec un soin plus attentif les notions d'analyse et de synthèse dans leurs variations et leurs interférences,

dénoncer avec plus de clarté certaines équivoques du langage, dégager de manière plus nuancée la part d'invention et de démonstration qui se trouve impliquée en ces deux notions. L'examen des logiques analytique et synthétique est suivi d'un bref exposé historique, qui montre le rôle essentiel de l'analyse dans toute démarche philosophique : Hegel vaut moins comme système déductif que comme interrogation. — Ce « modeste ouvrage » mériterait d'être lu et commenté en classe de philosophie devant de jeunes esprits.

HEINZ HEIMSOETH : *Studien zur Philosophiegeschichte*. Köln, 1961, 308 p. Kantsstudien Ergänzungshefte, 82.

Second volume d'un recueil de traités, dont le premier était consacré exclusivement à Kant. Ici la matière traitée recouvre plus largement la philosophie moderne. On relève une contribution précise et claire au problème des catégories.

GÜNTHER BUHL : *Ableitbarkeit und Abfolge in der Wissenschaftstheorie Bolzanos*. Köln, 1961, 95 p. Kantsstudien, Ergänzungshefte, 83.

Pour Bolzano existent des « vérités en soi » indépendantes des circonstances de leur énonciation. La question que pose l'auteur est alors de savoir quels rapports il y a entre ces énoncés et les possibilités et les déduire l'un de l'autre. Il s'avère qu'un moyen terme est requis : la notion de « présentation », dans l'exposé, de vérités en soi. L'ouvrage tend ainsi à confirmer cette idée hautement kantienne (et anti-leibnizienne) qu'on ne peut pas tenir en une seule main à la fois le principe de toute vérité et le principe qui permet de passer d'une vérité obtenue à une autre non encore obtenue.

Lettre d'Aristée à Philocrate. Introduction, texte critique, traduction et notes, index complet des mots grecs par ANDRÉ PELLETIER, s. j. Paris, Editions du Cerf, 1962, 325 p. Sources chrétiennes, 89. Série annexe de textes non chrétiens.

Ce document essentiel pour l'histoire de la LXX, comme pour la connaissance du milieu judéo-alexandrin du II^e-III^e siècle av. J.-C. est parfaitement mis en valeur : édition critique nouvelle (après et avec Wendland, Thackeray et Tramontano), traduction précise, notes utiles sans être envahissantes (un ensemble de notes critiques sont renvoyées à la fin), bibliographie solide, index verborum complet (56 p.) et un index nominum. Enfin une introduction d'une centaine de pages traite de façon bien informée des principaux problèmes soulevés : tradition manuscrite et édition (avec une soigneuse comparaison Eusèbe-Aristée), auteur et date, style, Alexandrie (la Bibliothèque, les Juifs) et enfin le développement de la légende (de Philon à Bar Hebraeus). J'y vois une lacune importante et significative : il n'y a rien, même pas un renvoi bibliographique, sur nos connaissances actuelles concernant la LXX.

FRANÇOIS HEIDSIECK : *La vertu de justice*. Paris, Presses universitaires de France, 1959, 98 p. Initiation philosophique.

Ce petit ouvrage situe la justice par rapport à l'honneur, à la loi, à la révolte, à la charité et conclut sur une casuistique. Sur le plan des principes, la justice et l'amour ne se contredisent pas, mais il y a des cas de conscience qui obligent

à opter entre deux fidélités. Le conflit s'évanouit souvent quand on se réclame d'une justice et d'une charité authentiques, fondées sur la tolérance, ainsi que le réalise l'amour maternel.

ANDRÉ MANDOUZE : *Intelligence et sainteté dans l'ancienne tradition chrétienne*. Paris, Editions du Cerf, 1962, 114 p.

Il ne faut pas chercher dans ce suggestif petit livre une étude serrée de ce problème qui connaît aujourd'hui un regain d'actualité. Il s'agit, en effet, d'une conférence du professeur strasbourgeois à la Fédération française des étudiants catholiques (1961) qui cherche plutôt à signaler les multiples aspects et approches du problème. Partant des approximations modernes de la sainteté, il conclut par deux chapitres sur le saint de Dieu, Jésus-Christ et son appel à le suivre. Ces réflexions entourent une petite anthologie patristique, variée à souhait et fort bien choisie, brillamment introduite et commentée. L'auteur problématise justement les notions de sainteté et de culture, mais comme il se refuse à préciser et à distinguer, il ne dégage pas les voies d'approche patristiques et néo-testamentaires de cet important problème et on le regrette.

ARMAND CUVILIER : *Anthologie des philosophes français contemporains*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 297 p.

Ce petit volume, dont la couverture s'orne de douze portraits format passeport, rendra service aux spécialistes en leur signalant des textes qu'ils ignoraient peut-être ou qu'ils auront profit à relire ; à l'amateur cultivé, il fournira une somme succincte de témoignages précédés de courtes biographies. Le choix nous semble heureusement conçu : une cinquantaine de philosophes apparaissent et réapparaissent sous les rubriques : métaphysique, épistémologie, psychologie, esthétique, morale, philosophie de l'histoire et philosophie sociale, marxisme. On découvre avec satisfaction dans la liste des penseurs « français » la personne de notre compatriote Jean Piaget, non sans admirer qu'il ait pu naître à *Neuenburg* avant d'enseigner à *Neuchâtel*.

CHARLESWORTH, M. J. : *Philosophy and Linguistic Analysis*. Pittsburg (USA), Duquesne University Press, 1961, XIII + 234 p.

Deuxième édition d'un excellent ouvrage, comportant des monographies sur les principaux philosophes anglais de ce siècle. Bibliographie très étendue, deux index, notices biographiques, présentation claire, analytique et détaillée.

MICHEL FOUCAULT : *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris, Plon, 1961, 672 p.

Cet ouvrage demanderait qu'on en parle longuement, mais une telle recension dépasserait les cadres de notre Revue. Le propre de cet ouvrage est de traiter la folie comme un « fait de civilisation », et l'auteur analyse d'une manière très détaillée la mise à l'écart progressive de la folie au siècle de la Raison. L'érudition et la culture de l'auteur sont étonnantes ; sa manière pourtant de suivre pas à pas des textes ou des thèmes ôte partiellement à son œuvre sa force synthétique.

J. B. AGUS : *L'évolution de la pensée juive des temps bibliques au début de l'ère moderne*. Trad. Claude Mazot. Paris, Payot, 1961, 435 p. Bibliothèque scientifique.

C'est un ouvrage de bonne vulgarisation, dans la tradition de la collection qui l'accueille. L'essentiel consiste pour l'auteur à tracer des lignes directrices et à conduire le profane dans le dédale de la pensée juive au cours des âges. La conclusion, plus personnelle, pose les problèmes actuels de la pensée juive ; on s'aperçoit aisément que ces problèmes sont ceux de toute philosophie. C'est que, comme le dit l'auteur (p. 7), « tout citoyen de l'Occident peut difficilement comprendre les sources de sa propre mentalité sans tenir compte de l'odyssée spirituelle des Juifs ».

CYRILLE DE SCYTHOPOLIS : *Vie de Saint Sabas*, traduite par A. J. Festugière, o. p. « Les moines d'Orient ». T. III, fasc. 2. *Les moines de Palestine*. Paris, Editions du Cerf, 1962, 154 p., 5 pl. et 2 cartes.

Après la vie d'Euthyme, le P. Festugière nous donne la traduction de celle de Sabas, poursuivant l'œuvre déjà présentée ici (*RTP* 1961, p. 347-348 et 1962, p. 287). Cette vie de Sabas (439-532) est plus longue et plus intéressante encore, car elle couvre une bonne partie des querelles origénistes, période de développement et de crise pour le monachisme palestinien, et surtout Cyrille a connu personnellement Sabas et lui doit sa vocation monastique. La traduction et les notes occupent l'essentiel de l'ouvrage (p. 9-130), complétées par deux notes complémentaires historiques, les deux cartes du fasc. 2, un index analytique et un index des notes, fort utiles. Les grandes planches présentent surtout le monastère de Sabas, où se poursuit dignement ce monachisme aujourd'hui. (v. J. Leroy : *Moines et monastères du Proche-Orient*, Paris 1958, p. 96 ss.)

JEAN LOUP : *Tout dans le Christ Jésus*. Catéchisme en forme de méditations. Neuchâtel, La Baconnière, 1961, 135 p.

Ayant délibérément renoncé à une présentation systématique, l'auteur nous livre moins un catéchisme, au sens scolaire du terme, que les éléments bibliques propres à alimenter la méditation, par référence exclusive à la personne du Christ vivant. Il faut le louer d'avoir réalisé ainsi, demeurant au cœur du message de l'Évangile, une œuvre dont l'autorité spirituelle est du meilleur aloi.

TERTULLIANO : *Tre Opere parenetiche* (ad martyras, de patientia, de paenitentia). Università di Catania, Centro di Studi sull'antico Cristianesimo, 1961, 130 p.

Il s'agit en fait d'un tiré à part, contenant l'introduction critique à une nouvelle traduction de trois œuvres de Tertullien. Y sont abordés les problèmes de la date de composition, des sources d'inspiration et de l'établissement du texte (à partir des éditions Bulhart et Borleffs).

GUSTAVE THILS : *Histoire doctrinale du Mouvement œcuménique*. Nouvelle édition. Paris, Desclée De Brouwer ; Louvain, E. Warny, 1963, 340 p.

La première édition de cet ouvrage qui, à bon droit, est devenu l'un des classiques de la littérature œcuménique, avait paru chez le même éditeur

lovanien en 1955 (260 p.). La nouvelle édition, d'une qualité égale à la précédente, inventorie aussi l'histoire doctrinale du mouvement œcuménique qui s'est poursuivie depuis la conférence d'Evanston (1954) à l'assemblée de la Nouvelle Delhi (modification de la Base, intégration du Conseil international des Missions, admission de grandes Eglises orthodoxes — l'admission d'une Eglise pentecôtiste chilienne n'est pas mentionnée), à la création du secrétariat catholique romain pour l'unité (1960) et même au programme de la prochaine conférence de Foi et Constitution qui s'est réunie à Montréal en juillet 1963.

Riches et pauvres dans l'Eglise ancienne. Textes essentiels recueillis et présentés par A. HAMMAN. Traduits par France Quéré-Jaulmes et les Bénédictines de Calluire et Cuire. Introduction par le P. Bigo. Paris, Bernard Grasset, 1962, 316 p. Collection Ictys-Lettres chrétiennes, 6. 1 pl.

Ce volume montre la justesse d'un des principes de cette collection : présenter des textes complets. Il s'agit ici d'homélies des Pères les plus marquants et les plus incisifs du IV^e siècle surtout : Clément d'Alexandrie (Quel riche peut être sauvé ?), Basile (Hom. 6 et 7 contre les riches et Hom. 2 sur le Ps. 14). De l'amour des pauvres, des deux Grégoire, et le sermon sur les usuriers, de Grégoire de Nysse, quatre homélies de Chrysostome, « Naboth le pauvre » d'Ambroise et quatre sermons d'Augustin. La traduction est, pour la plupart des textes, nouvelle, voire première, et bonne. (Dommage qu'on n'ait pas utilisé l'édition critique quand il y en avait une. Pourquoi cet entêtement à ne connaître que Migne ?) Une bonne introduction situe la netteté et l'actualité de cette prédication qui unit communauté des biens et propriété privée : elle est du P. Bigo de l'Action populaire. De plus brèves notices du P. Hamman et de France Quéré-Jaulmes situent ensuite les divers textes : c'est là qu'on aurait pu expliquer le choix et signaler quelques autres textes, plutôt qu'une sèche — et partielle — énumération bibliographique. Quelques pièces essentielles du dossier sont donc excellemment rassemblées, tandis qu'un autre volume sur l'aumône est annoncé.

PAUL GHISONI : *Eschatologie infernale.* Paris, La Colombe, 1962, 269 p. Collection « Unité », 4.

Le sujet est passionnant : les conceptions de l'enfer et du jugement dernier dans les religions du monde. Malheureusement, le présent ouvrage ne peut prétendre à aucune valeur scientifique, l'auteur n'étant ni historien des religions, ni spécialiste de l'une des religions traitées. Les erreurs et les approximations abondent. En voici quelques-unes, choisies à tout hasard : p. 16 s. : Sauf un auteur récent, Mircéa Eliade, « les historiologues des religions rejettent comme non valables et indignes d'étude les coutumes populaires et les superstitions » (!) ; p. 18 : En l'an 660 av. J.-C., le Japon aurait eu « la révélation nationale du Shinto » ; p. 25 : Si les auteurs du Nouveau Testament se sont exprimés en grec, délaissant le latin, ce serait dû vraisemblablement à leur haine des occupants romains ; p. 67 : « On doit aux Mésopotamiens la notion de péché... ce concept passera à Israël, puis au christianisme, puis à l'Islam » ; p. 39 : « Il est prouvé... que (la religion mésopotamienne) a servi de matrice génétique au premier livre des Israélites » (?). Les pages 69 s. contiennent un incroyable galimatias sur Gilgamesh et son épopée, la page 121 une allusion à « l'hymne

121 du Rig-Véda » (au lieu de X, 121 ? mais la référence est obscure), et la page 174 cette phrase sybillique : « Le Nouveau Testament chrétien est l'ouvrage le plus court de toute la littérature religieuse humaine. »

PIERRE GASSENDI : *Disquisitio metaphysica seu dubitationes et instantiae adversus Renati Cartesii metaphysica et responsa*. Texte établi, traduit et annoté par Bernard Rochot. Paris, Vrin, 1962.

Excellent connaisseur de Gassendi, M. Rochot nous offre aujourd'hui la traduction de la *Disquisitio metaphysica*. Il en a établi le texte, l'a traduit et annoté avec un grand soin, une érudition sûre et une grande intelligence philosophique. — Dans le préambule, Gassendi précise qu'il ne discutera pas les choses mêmes que Descartes a entrepris de démontrer, car, lui aussi, est chrétien et croit à l'immortalité de l'âme, mais c'est la méthode cartésienne qu'il attaque. Cet ouvrage a d'abord un intérêt historique en montrant à quel point les *Méditations* ont dérouté certains des contemporains de Descartes, de plus, il garde un intérêt actuel en soulevant certaines objections qui viennent aussi à notre esprit quand nous lisons les *Méditations*.

MEYER SAL : *Les tables de la Loi*. Paris, La Colombe, 1962, 221 p. Collection « Unité », 5.

Une sympathique apologie du judaïsme et de son grand livre : le Pentateuque, écrite par un rabbin orthodoxe — peut-on dire : ultra-orthodoxe ? L'auteur interprète le Pentateuque dans les termes de la civilisation moderne, utilisant surtout des notions psychologiques et scientifiques. Moïse est une sorte de mathématicien-physicien, qui aurait anticipé sur les découvertes de Planck (p. 18), ou encore un médecin-psychologue mettant au point des « procédés psychosomatiques » (p. 13) qu'il va expliquer dans le Lévitique, véritable manuel « d'hygiène psychosomatique » (p. 34 ss.). Le plan de Moïse consiste à construire une cité d'un type original, faite d'hommes responsables, mais « dotée de certaines vertus qui transcendent celles des personnes » (p. 96). Dans ce but, Moïse a créé, par les institutions qu'il a léguées à Israël, une certaine méthode de « conditionnement de la sensibilité par le truchement de la prise de conscience » (p. 121). Le livre est riche en aperçus saisissants qui font oublier quelque peu les attaques contre l'exégèse moderne de la Bible (p. 34, 99). — Une phrase bizarre à la page 50 : « Socrate, mystérieux météchos d'Asie Mineure et quelque peu postérieur aux temps de Moïse... ».

GOTTFRIED MARTIN : *Gesammelte Abhandlungen*. Köln, 1961, 232 p. Kantsstudien, Ergänzungshefte, 81.

Les thèmes traités se répartissent en trois chapitres : Histoire de la philosophie, Logique et problème du fondement, Métaphysique. Le problème central, visé par une entrée chaque fois différente, est celui du rapport entre les êtres réels et les relations entre les êtres ; ce problème est abordé à partir de la doctrine platonicienne du nombre, de la doctrine kantienne des transcendants, et de l'épistémologie contemporaine. Le but poursuivi est la définition de la métaphysique, fondée sur la dialectique (au sens kantien), c'est-à-dire sur la possibilité de penser le réel derrière les antinomies relationnelles de la représentation du réel. Toutefois, l'auteur récuse Hegel et la possibilité de surmonter les antithèses par une synthèse ; la métaphysique se constitue comme une discipline nécessairement aporétique.

H. A. SALMONY : *Kants Schrift « Das Ende aller Dinge »*. Zürich, EVZ-Verlag, 1962, 88 p.

Il s'agit de la leçon inaugurale prononcée par M. Salmony à l'Université de Bâle. Le texte s'adjoint de très nombreuses notes, qui complètent et justifient l'analyse d'un texte très peu connu de Kant, paru en 1794. Kant, selon l'interprète, ne combat pas l'eschatologie, mais cherche à l'assumer philosophiquement.

JOACHIM KOPPER : *Transzendentes und dialektisches Denken*. Köln, Kantsstudien, Ergänzungshefte, 80. 1961, 194 p.

L'auteur aborde l'idéalisme allemand muni de deux « entrées » fondamentales : la notion de transcendantal et celle de dialectique. Kant marque à cet égard le moment où le transcendantal est pensé dialectiquement ; l'auteur peut alors présenter les origines de la pensée transcendantale, en passant par saint Anselme et par Maître Eckhardt, puis l'évolution de la pensée dialectique chez Hegel, Heidegger ou Sartre. La pensée transcendantale et la pensée dialectique se joignent alors dans le corps central du livre, consacré à Kant.

THEODOR SCHLEIERMACHER : *Das Heil des Menschen und sein Traum von Geist*. Ferdinand Ebner, ein Denker in der Kategorie der Begegnung. Berlin, Töpelmann, 1962, 190 p. Theologische Bibliothek, 7.

Le texte de cet ouvrage est un remaniement d'une dissertation de théologie à l'Université de Heidelberg, en 1956. F. Ebner a été un chef d'école, et, en matière théologique, un parfait autodidacte. Son œuvre, aussi peu systématique que possible, a attiré rétrospectivement l'attention des théologiens par son côté prophétique : elle annonce en effet des thèmes que les philosophies de l'existence ont largement accredités. La prééminence de la parole sur l'être, de la rencontre sur ceux qui se rencontrent, le refus du système et surtout de la dialectique idéaliste, tout cela a amené Emil Brunner à parler, à propos d'Ebner, de « révolution copernicienne ». L'ouvrage ci-dessus est le premier qui soit consacré, systématiquement, à ce théologien non systématique.

Vetus Latina. 24/1, Epistula ad Ephesios. 1. & 2. Lieferungen, 40 + 120 p. in-4. Freiburg, Verlag Herder, 1962.

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs cette magnifique édition, dans laquelle ont paru jusqu'à présent Genèse, Jacques, I et II Pierre. Nous attendrons la fin des livraisons consacrées à l'épître aux Ephésiens (les deux premières nous conduisent à 3 : 13) pour en donner un compte rendu détaillé. Mais nous tenions à signaler dès maintenant la continuation de l'œuvre admirable entreprise par les Bénédictins de Beuron et à lui souhaiter l'audience qu'elle mérite.

JOSEPH DUSSERRE : *Les dangers actuels du laïcisme*. Paris, Lethielleux, 1961, 32 p.

Ayant fait l'objet d'une conférence devant la Fédération des Amicales de l'enseignement libre, le sujet est traité dans l'optique propre au catholicisme français, et présenté comme une simple esquisse. L'auteur n'a pu qu'aborder

succinctement des problèmes compliqués, qui exercent sur la vie nationale en France une pression constante. Quelques distinctions judicieuses, entre laïcisme et anticléricalisme par exemple, ne compensent qu'à moitié l'insatisfaction provoquée par un style éminemment assertorique.

JEAN-RÉMY PALANQUE et JEAN CHELINI : *Petite histoire des grands conciles*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1962, 312 p.

Laissant de côté les aspects épisodiques et superficiels de leur histoire, cet ouvrage s'attache à bien cerner et définir les problèmes qui ont motivé la réunion des vingt conciles, et les décisions qui y ont été prises. Écrit de façon très claire, présentant les faits avec précision et sérénité, il ne dissimule à aucun moment la gravité des tensions dont chaque concile a été, à des degrés divers, le théâtre, pas plus qu'il n'escamote les contestations ou les refus auxquels donnèrent lieu, à maintes reprises, les définitions officiellement adoptées. Les pages consacrées aux conciles de Trente et du Vatican I sont à cet égard significatives de l'objectivité qui anime les auteurs.

Saint GRÉGOIRE DE NAZIANCE : *Homélie XXXVIII, XXXIX, XL, I, XLV, XLI*. Textes choisis, présentés et traduits par Edmond Devolder. Namur, Editions du Soleil levant, 1962, 190 p. Collection « Les écrits des saints ».

Dans cette collection un premier volume a déjà été consacré au célèbre Père cappadocien. La suite nous parvient sous la forme de six Homélie, traduites sur le texte de la patrologie grecque de Migne, prononcées entre 362 et 385 à l'occasion de diverses fêtes et à propos du baptême. S'il est vrai, comme le relève l'Introduction, que « le chrétien occidental n'a de la littérature patristique grecque qu'une idée trop souvent sommaire », les pages admirables qui sont offertes ici constituent le meilleur moyen d'atténuer une ignorance fâcheuse. Les responsables de la collection méritent à cet égard encouragement et gratitude.

L. MICHALLAT : *La Curie romaine. Comment y recourir*. Paris, A. & J. Picard, 1962, 148 p.

Les divers rouages du gouvernement central de l'Eglise romaine sont rapidement présentés sous le double aspect de leurs origines historiques et de leur fonctionnement actuel. Sont examinées successivement les onze Congrégations, nombre qui n'a plus varié depuis la création, en 1917, de la Congrégation pour l'Eglise orientale par Benoît XV (la note 2 de la page 33 indique Benoît X !) — puis les Tribunaux, les Offices et les Commissions. Ce tableau des services administratifs concentrés à Rome est impressionnant par la complexité des questions qui y sont traitées, et par la révélation implicite de la puissance dont disposent les cadres supérieurs d'une institution pareillement centralisée.